

## Le dernier livre

Normand de Bellefeuille

---

Number 58, Winter 1993

La résistance à l'écriture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14008ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

de Bellefeuille, N. (1993). Le dernier livre. *Moebius*, (58), 79–81.

## LE DERNIER LIVRE

Normand de Bellefeuille

Il aime les livres. Il aime tout des livres. Les libraires du quartier d'ailleurs le savent bien qui, quelques fois chaque semaine, l'observent scrutant – un peu maladivement – le rayon des nouveautés, en lisant et relisant les titres et les noms des auteurs, en détaillant couvertures et jaquettes, vérifiant la qualité de la reliure et évaluant d'un doigt expert papier et carton, en humant même les différentes odeurs – colle, encre, quoi encore? – qu'un pouce habile, feuilletant sèchement la tranche, en laisse échapper; puis, immanquablement, dernière étape de cet étonnant rituel, tandis que la main droite procède aux ultimes attouchements, il le soupèse de la gauche, radicale épreuve précédant le verdict : il le reposera alors à sa place exacte sur le rayon ou, souriant d'inquiétante façon, triomphant se le glissera sous l'aisselle, premier signe d'une irrévocable et jalouse propriété.

Car s'il aime *les* livres, il aime avant tout *ses* livres, ne les prête qu'à grand regret aux plus intimes dans l'insurmontable angoisse de la perte. De même, il ne prend plaisir qu'aux siens, comprend bien mal qu'on puisse lire ceux des autres. Il les préfère neufs, à cause des petits bruits qu'ils font alors. Et s'il écrit, puisqu'il écrit et publie depuis près de vingt ans, il croit parfois que ce n'est que dans l'unique but d'en posséder quelques-uns plus véritablement encore.

Il aime les livres. Il aime surtout les livres au lit. Tout près du sommeil dont n'ont-ils pas déjà certaines dispositions? Mais, fait étrange, s'il ne peut se passer de quelques belles pages avant de dormir, il n'en a pas moins généralement presque tout oublié au réveil, s'obligeant, le soir revenu, à rapidement se remémorer les grandes lignes de sa lecture de la veille.

Chaque matin, cela l'embête toujours un peu de constater qu'une fois de plus il se souvient à peine, ou sinon que très vaguement : le nom d'un personnage, un geste insignifiant, une réplique tout à fait banale dans un dialogue. Plus encore depuis quelques semaines, l'accablant phénomène ayant pris des proportions pour le moins inhabituelles.

Comment aurait-il pu cependant résister à cette nouvelle édition des *Métamorphoses* d'Ovide? Le tissu bleu du coffret, la qualité du papier et de la conception typographique, les illustrations de Picasso, jusqu'au prix dérisoire de l'objet, tout l'avait incité à se le procurer. Mais d'abord le souvenir, le souvenir d'une voix grave, solennelle :

— «Et alors elle mit sa main nue sur sa poitrine!»

La voix du vieux Gignac retentissait toujours à son oreille. Il y avait bien trente ans de cela. Versification. St-Pierre-Claver. La voix du vieux Gignac, mais aussi l'hilarité mal contenue de ses camarades devant cette traduction approximative d'Ovide. Dans cet épisode du viol d'Eurydice, la logique ainsi que la position syntaxique de l'épithète ne voulaient-elles pas que la célèbre nudité soit attribuée à la poitrine plutôt qu'un peu bêtement à la main? Ni la logique ni la syntaxe n'allaient pourtant avoir raison du sens moral du bon professeur :

— Ovide est un poète, ne l'oubliez jamais, qu'est-ce qui lui interdisait de prendre quelques licences avec la phrase de l'époque?... Quant à votre autre argument... eh bien messieurs... rien, absolument rien ne nous indique que mademoiselle Eurydice, en temps normal, ne portait pas de gants!

Il avait ricané en payant le livre, mais la libraire, depuis longtemps, ne s'étonnait plus de chacune de ses excentricités.

Il regrette maintenant. Ne peut s'empêcher, sans trop savoir pourquoi, d'établir un lien entre l'achat puis la lente relecture des *Métamorphoses* et la recrudescence de ses amnésies matinales. Il ne s'est pas vraiment tout de suite inquiété : qu'il ne se soit plus souvenu, ce jour-là, non seulement de ce qu'il avait lu la veille mais également de ce qu'il avait lu le soir précédent, ne lui a pas paru aussitôt alarmant. Mais le matin suivant, d'un seul coup, retranchait quatre jours à sa mémoire du livre. Avant la fin de la même semaine, il n'arrivait qu'à grand-peine à se rappeler le titre de l'œuvre, le nom de son auteur. Les livres qui avaient précédé peu à peu lui échappèrent, trois ou quatre, puis quelques autres, et jusqu'à de très anciennes lectures dont, il y a moins d'un mois, il se souvenait encore, avec nostalgie et émotion.

Il achève *Les Métamorphoses* d'Ovide. Quelques pages à peine. Il hésite pourtant. Il a déjà tant oublié; bien plus encore qu'il ne le croit. Se peut-il qu'il comprenne qu'il s'agit là du dernier livre? Cependant il l'ouvre à la page marquée :

*«Que le jour fatal qui n'a de droits que sur  
mon corps mette, quand il voudra, un terme  
au cours incertain de ma vie...»*

Tout oublié. Sauf peut-être, au plus lointain, la vague, très vague image d'une toute jeune fille cherchant désespérément d'une main courte et blanche à dissimuler sa poitrine nue.

Il aime les livres, jamais n'y résiste. Et il sourit.